

# L'AVENTURE SPIRITUELLE : UN DON ET UN COMBAT

## LES PASSIONS

Une des expériences humaines les plus caractéristique et les plus mystérieuse est celle que décrit saint Paul dans l'épître aux Romains : « Je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais...vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais. » (Rm. 7, 15,19). Paul fait référence ici à l'expérience du péché, mais ce péché advient par un mouvement intérieur extrêmement complexe qui va de la simple suggestion mentale au passage à l'acte par le chemin de l'imaginaire et par le moteur de l'énergie passionnée qui concerne toutes les facultés de la personne humaine. L'homme aspire à la pleine réalisation de son être dans le déploiement de ses énergies, mais il se trouve confronté à un mouvement contraire dont il maîtrise mal les tenants et aboutissants.

L'épître de saint Jacques évoque aussi cette réalité sous un autre angle : « D'où viennent les conflits, parmi vous ? N'est-ce pas de vos plaisirs (*hedonon*) qui guerroient dans vos membres ? Vous convoitez et ne possédez pas ; vous êtes meurtriers et jaloux et ne pouvez réussir ; vous combattez et bataillez. Vous ne possédez pas parce que vous n'êtes pas demandeurs ; vous demandez et ne recevez pas parce que vos demandes ne visent à rien de mieux que de dépenser pour vos plaisirs (*hédonais*). (Jc 4, 1-3). Le mot grec *hedon* est passé dans la langue française : on parle volontiers aujourd'hui d'une culture hédoniste, c'est-à-dire visant à la jouissance immédiate, personnelle ou commune. L'hédonisme est incontestablement à l'ordre du jour ; il vient du besoin de satisfaire des pulsions énergétiques difficiles à conduire au-delà de cette immédiateté auto-satisfaite.

Enfin dans les Evangiles, Jésus invite ses disciples à se renoncer à eux-mêmes pour le suivre. Il les invite à prendre du recul par rapport à leurs sentiments, pensées, réactions immédiats, pour quitter ce qu'ils croient être et devenir ce qu'ils sont en vérité. Les passions qui habitent le cœur, l'esprit et le corps des êtres humains sont l'élément le plus manifeste sur lequel doit porter ce renoncement.

Le mot passion vient du grec *pathein*, souffrir. On peut dire des passions qu'elles sont l'emploi désordonné des énergies humaines en raison du péché : elles provoquent donc une souffrance chez celui qui les subit et chez ceux qui l'entourent.

Ainsi, comme on le voit, mieux connaître en soi le mouvement des passions, c'est se rendre libre du péché et de ses supports afin que la loi de l'amour permette à tous les hommes

de suivre le Christ sur son chemin de Pâques qui rend chaque homme à lui-même, aux autres et à Dieu, dans la force de l'Esprit.

Les Pères de l'Eglise ont consacré une part de leur enseignement spirituel à ce sujet, en s'appuyant sur le support de tel ou tel courant de la philosophie grecque. La tradition a retenu huit passions principales qui engendrent toutes les autres.

Toutes les passions naissent de l'amour égoïste de soi (la philautie) ; elles sont interdépendantes les unes des autres ; l'ordre dans lequel elles apparaissent varie selon l'expérience de chacun.

Le travail sur les passions est la matière de la vie pratique pour le croyant, il lui permet d'envisager la pureté du cœur pour vivre l'union d'amour avec Dieu et le prochain qui est le but de toute vie en Christ.

## **MANGER**

On peut s'étonner que l'enseignement spirituel le plus traditionnel s'intéresse aux questions de nourriture. Il est vrai que lorsqu'on parle de gourmandise aujourd'hui, on ne fait que sourire et on n'envisage la chose comme un simple et inoffensif péché mignon. En fait, le phénomène du manger va plus loin que l'anecdotique du plaisir passager ou du petit défaut, il touche des zones très profondes de la personnalité qui ne manquent pas de jouer un grand rôle dans le développement de la vie des individus et donc aussi de leur vie spirituelle.

### **Développement de la personnalité**

Dans le développement de la personnalité, on sait combien le stade oral importe. La première manière dont le bébé comble l'absence du Paradis perdu (le ventre maternel) est liée au plaisir de la zone buccale. Pour le bébé, sucer le sein maternel est porteur d'un immense plaisir et cette possibilité n'est pas constante, alors il y substitue ses doigts, son pouce et finalement tout ce qu'il peut porter à sa bouche.

Durant toute la vie de cet être en devenir, cette première expérience de désir et de connaissance restera très présente, à tel point que bien des tiques ou des habitudes y seront liés (mains ou autres objets portés au visage, prises variées de nourriture, etc.).

A l'autre extrême, aux derniers jours de sa vie, il arrive à l'être humain d'éprouver un désir gourmand, qui paraît bien dérisoire à l'entourage en ces heures dramatiques mais auquel on s'empresse de donner légitime satisfaction.

Tout au long de sa vie, l'homme devra trouver le bon équilibre entre le juste exaucement de ses besoins à travers lesquels s'exprime la puissance du désir et l'élan incontrôlé de ses passions désordonnées, soit par le refus de nourriture, soit par le surplus.

### **Symbolique**

Mais au fond, que cache une telle situation ? La nourriture n'est-elle pas plus que sa simple matérialité le laisse supposer ? La portée symbolique de la prise de nourriture paraît aussi importante que sa réalité matérielle : elle représente la capacité d'entrer en relation avec une autre dimension que soi-même. En absorbant une nourriture extérieure à soi, j'entre en relation avec une autre réalité, signe de la relation possible avec d'autres individus. Et même, je peux signifier et vivre par là le rapport au Tout-Autre, à Dieu, comme en un sacrifice de communion. Cette entrée en relation se fait plus ou moins facilement et le rapport à la

nourriture ne manque pas de souligner la joie ou la difficulté de l'entreprise : elle génère même des maladies dont l'évolution n'est jamais très simple comme l'anorexie ou la boulimie.

### **Dans la Bible**

La Bible fait une large place à ce phénomène de prise de nourriture depuis le fruit défendu de la Genèse (Gn. 2, 17) jusqu'au festin des noces de l'Agneau (Ap. 19,9), en passant par tous les sacrifices de communion de l'Ancien Testament (Lv. 3 ; Ex. 24, 11 ; ...) ou les simples repas que le Christ partage dans l'Evangile (Mt. 9, 10-13 ; Lc 7, 36-50 ; 10, 38-42 ; Jn 2, 1-12) ainsi que le pain qu'il multiplie (Mt. 14, 13-21 ; 15, 32-39) pour finalement laisser le mémorial de sa mort et de sa résurrection sous la forme de la Cène eucharistique (Mt. 26, 20-25 ; Mc 14, 17-21 et Lc. 22, 19-20). C'est dire toute l'importance qu'il faut prêter à cette expression du désir si présente dans la vie de l'homme.

### **Dans la tradition chrétienne**

La tradition spirituelle du christianisme a marqué de son empreinte cette dimension de la vie de l'homme. Le courant ascétique a particulièrement appuyé la notion de jeûne qui vise non pas à l'absence totale de nourriture mais à la modération et surtout à la bonne orientation du désir, non vers soi-même, mais vers Dieu (par la sobriété) et vers les autres (par le sens du partage) : « La règle générale à suivre quant à la tempérance consiste à s'accorder... ce qu'il faut pour sustenter le corps, pas assez pour l'assouvir » (J. Cassien, Conférence II, 22). Jeûner, c'est repousser l'heure du repas, pour approfondir en soi la bonne orientation du désir. L'acte de manger est éprouvé par l'intention qui y préside. La gastrimargie (gourmandise par excès de nourriture ou de raffinement) n'est pas le désir légitime de la nourriture elle-même : « Le plaisir que l'on trouve naturellement à manger n'est pas un mal essentiel... S'il ne s'accompagne pas d'intempérance ou de quelque autre vice, on ne peut dire qu'il soit mauvais. » (J Cassien, Conférence XXI, 15). La gastrimargie est plutôt l'intention de prendre cette nourriture pour soi seulement et pour le seul plaisir orienté vers la satisfaction de soi à l'excès. Plaisir frustrant s'il en est et qui appelle toujours une surenchère. Plus on se rassasie soi-même par la quantité ou par le raffinement, plus il est difficile de clarifier son désir et de l'orienter vers l'autre : « Quiconque veut être purifié des péchés... doit d'abord se garder du manque de discernement dans la nourriture, car, selon les Pères, le manque de discernement dans la nourriture engendre tout mal en l'homme (Dorothee de Gaza, Instructions spirituelles, XV, 161).

Le besoin est de l'ordre du visible, le désir, de l'invisible. Mais le besoin comme le désir passe par la dimension corporelle avec tout le déploiement de ses capacités. Ainsi, la bouche est le lieu de passage de l'alimentation corporelle comme elle est aussi le diffuseur du souffle et de la parole. C'est pourquoi, on parle aussi du pain de la parole et du rassasiement de l'esprit dans le partage fraternel. Les remèdes contre la gastrimargie sont donc la modération, la vigilance priante et l'ouverture à la relation fraternelle.

## **Conclusion**

Ainsi, pour bien vivre la relation à la nourriture, chacun est invité :

- A se concentrer sur l'orientation du désir (non vers soi mais vers Dieu et les autres)
- A faire de sa vie, à l'exemple du Christ, une parabole du sacrifice de communion qui rassemble Dieu avec son peuple.
- A garder la Pâque du Christ et son sacrement eucharistique comme clé de comportement à titre personnel et communautaire.
- Enfin à maintenir l'ascèse du jeûne, de la prière et du partage, avec discernement, pour donner toute sa place à la juste relation avec Dieu et les autres.

C'est ainsi que le désir lié à l'alimentation permettra de faire grandir l'individu de la sobriété symbolique des origines à la non moins symbolique surabondance du festin messianique dans l'éternité de Dieu.

## SEXUALITE

La vie spirituelle est si liée au développement humain que toutes les dimensions de la personne en sont concernées. C'est le cas de la sexualité, élément si fondamental et si présent dans toute manifestation de vie.

### Développement de la personnalité

Si la première phase de connaissance chez le nourrisson est liée à l'oralité et marquée principalement par la proximité de la mère, la deuxième étape concerne plus objectivement la relation à autrui en rapport avec la découverte progressive de soi. Il s'agit de passer de l'enfermement fusionnel à la différenciation d'avec autrui afin de vivre une relation ouverte hors de soi. A ce stade, il est nécessaire « qu'une instance quelconque vienne couper, vienne castrer ce monde fusionnel pour que le désir de l'enfant puisse être barré et se diriger vers d'autres objets que son origine. » (X. Thévenot, Repères éthiques pour un monde nouveau, p. 47). C'est la découverte de la différence et de la nécessité de croissance. C'est là proprement l'intervention du père. En psychanalyse, ce stade de développement porte le nom de phase anale car elle est liée chez l'enfant au contrôle progressif des sphincters qui lui fait goûter avec infiniment de plaisir sa première autonomie. Là commence à intervenir la dimension sexuelle de l'individu. En apprenant à connaître son corps, l'être humain doit aussi envisager non seulement le détachement du premier « bonheur » de la fusion avec la mère, mais également de l'enfermement sur soi jusqu'à envisager la relation avec autrui dans la différence non frustrante, perçue comme une complémentarité. L'enfant, en même temps qu'il fait une première expérience d'autonomie, apprend que tout n'est pas possible et que le désir de relation ne va pas pouvoir être satisfait immédiatement. Pour grandir, l'être humain doit vivre trois renoncements : à la fusion des origines, au centrément sur l'image de soi et au premier désir d'une sexualité visant une relation immédiate. La passion que les anciens appelaient la porneia (luxure) concerne ces trois dimensions de la sexualité : la fusion, le miroir, le refus de l'interdit et de la différence.

### Dans la Bible

La sexualité occupe une place assez remarquable dans le texte biblique. Elle est présente à l'origine avec Adam et Eve et au terme, avec la Jérusalem d'en-haut, qui descend du ciel parée comme une fiancée pour son époux. Par ailleurs, tout au long de l'histoire d'Israël, l'évocation matrimoniale permet de caractériser la relation entre Dieu et son peuple en termes

d'Alliance. Les prophètes développent tout particulièrement cet enseignement, sans parler bien sûr du Cantique des cantiques. Le Nouveau Testament, quant à lui, ne manque pas non plus d'évoquer cette dimension : Saint Paul, face à la communauté de Corinthe, met en garde contre deux dangers, l'immoralité et l'excès d'ascétisme ; pour que la relation soit juste en ces matières, saint Paul insiste sur l'appel du Seigneur, sur un sain réalisme et sur la perspective eschatologique (1 Cor 7). Au chapitre 5 de l'épître aux Ephésiens, saint Paul présente une théologie de l'alliance entre l'homme et la femme comme un sacrement de la relation entre le Christ et l'Eglise : Aimez-vous les uns les autres comme le Christ a aimé l'Eglise, « Il a voulu se la présenter à lui-même splendide, sans tâche, ni ride, ni aucun défaut ; il a voulu son Eglise sainte et irréprochable... » En matière de relations, les chrétiens sont appelés à la liberté mais non au libertinage. La liberté chrétienne est toujours orientée vers l'édification du corps fraternel. Comme le dit saint Paul, il faut distinguer le corps pour la débauche et le corps pour le Seigneur. L'engagement du corps concerne l'ensemble de la personne y compris bien sûr dans la relation proprement sexuelle (1 Cor 6, 15b-17). Le corps est une icône de Dieu, Temple de l'Esprit, signe visible d'une réalité humano-divine invisible.

Toute la vie de Jésus, depuis sa propre relation avec Marie, sa mère et avec les nombreuses femmes qui l'entouraient, jusque et y compris au matin de Pâques, en passant par les noces de Cana, les guérisons ou les gestes pleins de tendresse à l'égard de femmes éprouvées jusqu'aux paraboles eschatologique du festin nuptial, toute la vie de Jésus témoigne d'une parfaite intégration de la dimension large d'une sexualité épanouie dans une vie totalement livrée et engagée dans le célibat auquel certains disciples sont eux-mêmes appelés.

#### Dans la Tradition chrétienne

Enfin, dans la tradition chrétienne, malgré des positions parfois contradictoires selon les époques, on peut mettre en valeur quelques lignes-forces autour de l'appel à la chasteté qui est d'abord une disposition du cœur et qui ne vise pas uniquement les continents. Ce travail recherche un progrès dans la mise en oeuvre du commandement de l'amour : il s'agit de se rendre libre par rapport aux mouvements désordonnés de chacune des dimensions de l'homme. La relation à la nourriture et tout ce qui se rattache à la sexualité est en quelque sorte la première manifestation de l'énergie désirante. Si l'on parle de concupiscence, c'est bien qu'il est question de désir, mais dans ce cas, mal conduit, excessif, déréglé, nuisible pour soi et pour le prochain : le désir cupide (cupido) est tout autre chose que le désir aimant (desiderium). Selon Jean Cassien : « L'on ne pourra réprimer ni bannir le désir des choses présentes, si en la place de ces pensées nuisibles que l'on souhaite amputer, l'on n'en fait

succéder de salutaires » (Conférence XII, 5). Il dit encore : « La chasteté ne se soutient pas par la garde d'une vie austère ; elle subsiste par l'amour qu'elle inspire et les délices que l'on goûte dans sa pureté même » (Conf. XII, 10). Ainsi la chasteté, loin d'être seulement une absence de génitalité est un élément nécessaire pour vivre une juste relation à l'autre sur le chemin de la charité.

L'amour est ouverture à l'autre et libre don de soi, la luxure au contraire est repli sur soi-même ; l'autre devient simple objet de son désir. C'est un enfermement qui ne peut conduire au bonheur. La chasteté bien comprise « apparaît au contraire comme la source de joies incomparablement plus élevées que les plaisirs sensibles auxquels celui qui l'a acquise a renoncé. »

(Pour aller plus loin : cf. J. Cl. Guillebaud, *la Tyrannie du plaisir* ; Denis Ronfort, *La chasteté*, Lettre de Ligugé, n° 298 ; J.-Cl. Larchet, *Thérapeutique des maladies spirituelles...*)

## **DU BON USAGE DE L'ARGENT**

L'argent est un moyen d'échange utile qui permet d'entreprendre toutes sortes d'actions indispensables dans un esprit de partage ; mais ce peut être aussi un moyen destructeur d'accaparement et de volonté d'acquérir toujours davantage au détriment des autres. C'est la troisième passion, la philarguria, avarice et la pleonexia, avidité, convoitise.

Nous retrouvons avec l'argent, ce puissant symbole de l'avoir que nous avons déjà rencontré dans le rapport à la nourriture ou à la sexualité. Cependant, ici, l'objet est extérieur à la personne. L'accaparement ne concerne plus une partie de soi, mais un produit de substitution. En accumulant pour moi au détriment d'autrui un avoir excessif, je cherche à éloigner le risque qu'il peut y avoir à sortir de moi-même pour rencontrer l'autre en vérité et construire avec lui une réalité nouvelle et commune, beaucoup moins confortable au premier abord mais beaucoup plus heureuse.

### **L'enseignement biblique**

La Bible consacre une part importante de son enseignement à cette dimension de l'existence. L'Ancien Testament montre que les richesses matérielles sont bonnes (« Abraham était très riche en troupeaux, en argent et en or » Gn 13,2), elles font partie du projet de Dieu. Mais comme elles appellent l'usage de la liberté, elles sont aussi un lieu de discernement et d'épreuve (cf. l'enseignement des Livres de sagesse et des psaumes : « L'homme dans l'opulence, mais qui n'a pas compris, est pareil au bétail sans raison ! » Ps 49). Enfin les richesses peuvent être un lieu de perversion, c'est ce que dénoncent les prophètes sur tous les tons : « Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison, qui joignent champ à champ, jusqu'à prendre toute la place et à rester seuls habitants au milieu du pays » Is. 5,8). L'enseignement biblique insiste sur le fait que Dieu s'adresse particulièrement aux pauvres qui, de fait, ne peuvent se prévaloir de leurs richesses propres, tout leur désir est tendu vers celui qu'ils reconnaissent comme leur père. Ce sont les « pauvres de Dieu » qui constituent le Peuple de Dieu.

Jésus accorde une large place à ce sujet dans sa prédication, depuis son annonce-programme: « Heureux vous les pauvres, le Royaume est à vous » (Lc 6,20) jusqu'aux paraboles du festin messianique où sont invités les pauvres alors que les riches n'ont pas répondu, en passant par l'obole de la veuve au Temple ou la parabole de l'intendant, des talents, etc. Pour le Christ, seul celui qui se reconnaît pauvre et qui accepte de s'ouvrir au don

de Dieu et à la relation de partage avec ses frères peut résister à l'accaparement de l'argent, dont on peut reconnaître qu'il est une forme de possession de soi-même. Jésus est très clair, « On ne peut servir deux maîtres, ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. » (Mt. 6, 24).

Le Christ lui-même se présente comme le pauvre par exemple, celui qui « de riche qu'il était s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté » (2 Cor 8, 9) ; « Lui qui de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais se vida de lui-même prenant la condition de serviteur » (Ph. 2, 6-7).

Les premiers chrétiens ont insisté sur le fait du partage des biens matériels et de leur non-accaparement (cf. Ananie et Saphire, Ac 4, 32-36). L'attestation très ancienne des collectes de solidarité dans l'Eglise montre bien tout l'intérêt porté à ce sujet. (2 Cor 9)

### **La tradition spirituelle**

Dès la période apostolique, les ascètes chrétiens ont choisi une vie de pauvreté et de partage pour suivre le Christ dans son chemin de Pâques. Les Pères ont ensuite dénoncé la passion de l'amour des richesses.

Pour eux, l'avarice empêche le discernement et aveugle le regard intérieur : « L'avare vit dans les ténèbres et répand une nuit épaisse sur le monde qu'il voit... La vue de l'âme est éteinte... l'avarice est un terrible fléau, elle ferme les yeux, elle bouche les oreilles de celui qui en est possédé... L'avarice est une sorte de nuit qui obscurcit toutes choses, ou plutôt les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. » (Jean Chrysostome). Il n'est pas étonnant que les hommes agissent de cette manière, car pour eux, le détachement des richesses, comme le détachement de soi-même est une forme de mort, de perte de soi ou de ce que l'on croit être soi. Accaparer et désirer toujours davantage est une sécurisation par rapport à tous les dangers encourus dans cette existence passagère, notamment en matière d'ouverture et de partage avec son prochain.

Les Pères dénoncent avec vigueur la grande illusion économique : « Malgré toute sa précarité, nous nous cramponnons à la prospérité ici-bas avec une telle frénésie, et nous nous laissons abuser par ces joies trompeuses au point de ne plus pouvoir rien imaginer de plus fort ni de plus grand que les biens temporels » (Saint Grégoire de Naziance).

Cette passion peut aller jusqu'à l'obsession dans un enfermement sur soi particulièrement douloureux : « Partout, tu ne vois que ton or, partout tu l'imagines. L'or obsède tes songes, la nuit et te hante le jour. Les fous ne voient pas le monde réel, mais les hallucinations de leur cerveau brouillé. De même, ton âme en proie à son idée fixe voit tout en or, tout en argent »

(Saint Basile). Finalement, cette passion détruit la charité : « Pour l'avare, dit saint Jean Chrysostome, les hommes ne sont pas des hommes ».

Pour lutter contre cette mauvaise orientation du désir, il est nécessaire que, comme pour les autres passions, celle-ci soit coupée à la racine. Pour cela, il est nécessaire « de comprendre le néant des choses, savoir que la richesse est un serviteur fugitif et ingrat » (saint Jean Chrysostome). Ensuite de quoi, il est bon de s'efforcer de n'avoir en soi aucun désir de possession : « Il faut non seulement éviter d'accaparer ou d'accumuler des biens matériels mais de s'en arracher complètement de l'âme le désir. Car il ne faut pas tant éviter les effets de l'avarice que de supprimer radicalement le penchant que l'on peut y avoir... car même celui qui ne possède pas d'argent peut être avare et ne tirer nul profit de son dépouillement parce qu'il n'a pas pu retrancher la cupidité. » (Jean Cassien). C'est de là que sont nés dans l'histoire de l'Eglise tous les mouvements mettant l'accent sur une pauvreté radicale dont le plus célèbre reste celui de saint François d'Assise.

Mais il est un autre remède contre la déviance de l'avarice, c'est l'encouragement au partage, à l'aumône. Car si les possessions matérielles visent en premier lieu à pourvoir légitimement à ses propres besoins, elles sont données aussi pour croître avec ses semblables moins bien lotis. L'aumône est aussi profitable pour celui qui donne que pour celui qui reçoit, car en partageant ainsi, on acquiert un trésor inestimable qui ne passera jamais. Autant l'avarice et la convoitise peuvent susciter la tristesse et l'enfermement, autant le détachement des biens matériels et le partage procurent la joie et l'unité car en agissant ainsi l'homme se rend semblable à Dieu dans l'amour.

Voilà bien des questions d'actualité dans un monde largement mené par le pouvoir économique. Loin de se cantonner dans la sphère des réflexions spirituelles détachées de toute réalité concrète, ce type d'approche fait partie intégrante des conséquences de l'Incarnation du Seigneur afin de conduire tout homme jusqu'au partage de la vie divine dans le Mystère de Pâques.

(Pour aller plus loin : Pierre DEBERGE, *L'argent dans la Bible, ni riche ni pauvre*, Nouvelle Cité, 1999 ; Jean-Claude LARCHET, *Thérapeutique des maladies spirituelles*, Cerf 1997, p. 179-193 et p. 591-607)

## LA BONNE ET LA MAUVAISE TRISTESSE

La troisième béatitude proposée par le Christ dans l'évangile de saint Matthieu a de quoi surprendre : « Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. » (Mt 5, 5) La tristesse est habituellement considérée comme un mal, elle s'oppose à la joie, à la recherche du bonheur dans l'insouciance. En fait, selon la tradition spirituelle, on peut dire qu'il existe deux formes de tristesse : l'une qui fait prendre conscience de la distance qui nous sépare de notre accomplissement et renouvelle notre désir de atteindre et l'autre qui relève du découragement et qui démobilise.

### **Expérience humaine**

Le sentiment de tristesse est souvent lié à l'impossibilité de réaliser un désir, ou à la privation d'un plaisir. En fait, ce sentiment fait bien suite à tout ce qui a été décrit précédemment concernant le développement de la personnalité. On est triste d'abord d'avoir quitté le lieu paradisiaque de la fusion avec la mère, on est triste d'être contrecarré par l'autorité de l'interdit, on est triste de ne pouvoir accaparer les biens qui donne l'illusion de s'appartenir et de ne dépendre de personne. La tristesse affleure constamment dans la vie des hommes. Sans parler bien sûr de celle qui vient de causes extérieures plus ou moins faciles à supporter. Tous ces mouvements intérieurs sont marqués par une grande subjectivité. Certains tempéraments, du fait de leur sensibilité, sont davantage portés à la tristesse que d'autres. Il peut être bon de prendre conscience de la manière dont la tristesse prend racine dans l'individu et devient une réaction réflexe difficilement contrôlable : là est bien la caractéristique du mouvement passionné.

### **Dans la Bible**

Dans la Bible, il est évidemment question de la tristesse, notamment dans les écrits de sagesse où elle concerne ce mouvement de découragement qu'il faut chasser de son âme, et chez les prophètes, en relation avec l'exil à Babylone. Dans l'Évangile, la tristesse affecte Jésus : « Prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à ressentir tristesse et angoisse. Alors il leur dit : « Mon âme est triste à en mourir, demeurez ici et veillez avec moi. » (Mt 26, 37-38) ; ou les disciples : « Se relevant de sa prière, il vint vers les disciples qu'il trouva endormis de tristesse » (Lc 22, 45). Il arrive aussi que Jésus éprouve des sentiments de tristesse dans des situations éprouvantes (cf. Jn 11, 33, avec ceux qui souffrent

de la mort de Lazare). En toutes ces situations, Jésus ne donne qu'une seule recommandation : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira; vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie. La femme, sur le point d'accoucher, s'attriste parce que son heure est venue; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus des douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde. Vous aussi, maintenant vous voilà tristes; mais je vous verrai de nouveau et votre cœur sera dans la joie, et votre joie, nul ne vous l'enlèvera » (Jn 16, 20-22). Comme on le voit, la tristesse dont il est question ici est liée à la Passion et à la mort de Jésus, mais cette tristesse ne durera pas toujours, elle trouvera sa conversion dans la résurrection de Jésus qui est le véritable bien, permettant aux hommes de trouver leur bonheur dans la communion avec Dieu et avec tous les hommes.

### **La tradition chrétienne**

Que dit donc la tradition spirituelle au sujet de la tristesse ? Tout d'abord, il est nécessaire de percevoir que la cause des sentiments de tristesse ne se trouve pas chez les autres, mais en nous-mêmes. Ainsi, fuir la compagnie des autres ne permet pas de retrouver la joie ; c'est la vertu de patience qui permet de contrecarrer les effets néfastes de la tristesse : « Et une fois que cette vertu est affermie en nous, elle peut nous faire conserver la paix au milieu même de ceux qui la détestent. » (Cassien, Institutions Cen. Livre IX, 7) ; sinon, ce sentiment inutile peut grandir jusqu'au désespoir.

Les Pères insistent sur le fait qu'il y a deux sortes de tristesse et ils montrent comment on peut les discerner. La tristesse qui vient de la perception du décalage dans lequel nous nous trouvons par rapport à la communion divine est toujours marquée par les fruits de l'Esprit. L'autre tristesse, celle de l'accablement, est « aigre, impatiente, dure, pleine de rancune et d'inutiles chagrins » (Cassien, Inst. Cen., Livre IX, 11). La mauvaise tristesse fait entrer dans une profonde obscurité de l'esprit, l'intelligence en est aveuglé et le discernement troublé. Pour en venir à bout de tous ces maux, les Pères conseillent d'une part d'être libre par rapport aux biens de ce monde afin de ne pas éprouver de sentiment de frustration, d'autre part de ne jamais fuir la compagnie des frères sous prétexte de guérir dans la solitude. L'ouverture du cœur devant la tristesse sans motif apparent, la fréquentation de la Parole de Dieu et la prière sont les principaux antidotes de la tristesse.

Se libérer de la tristesse selon les choses présentes pour vivre la juste perception de la distance qui nous sépare de la communion divine, tel est le chemin à parcourir pour rejoindre le Christ pascal. La Pâque du Christ est proprement le passage de la nuit au jour, de la

tristesse à la joie de l'Esprit, du renoncement à la surabondance. Dans une société où de nombreux individus se sentent constamment menacés par la tentation du désespoir, les chrétiens peuvent témoigner que dans le Christ ressuscité nous sommes tous appelés au royaume sans larmes et sans deuil dans la joie de Dieu-avec-nous.

# COLÈRE

Il est très improbable que la colère soit aujourd'hui considérée comme une marque de faiblesse. On pense même tout le contraire. La colère est une manifestation de force, d'autorité, d'affirmation de sa personnalité propre. Il est bon de s'arrêter ici sur une dimension si présente dans la vie des hommes et qui conditionne plus qu'on ne croit la mise en œuvre du commandement de la charité.

Dans le développement de la personnalité, la colère se manifeste à l'endroit de la frustration. ; ce que je n'ai pu garder pour moi comme une satisfaction souhaitée et durable, ce qui m'a été retiré contre mon gré provoque ce mouvement passionné qui oppose l'individu à son vis-à-vis jusqu'à le percevoir comme un adversaire, un concurrent, un ennemi. La défense de son territoire, la lutte de pouvoir, le positionnement réciproque, appelle souvent des manœuvres de guerres où la passion de la colère est en quelque sorte indispensable pour vaincre, quelque soit le nom qu'on lui donne : pugnacité, volonté de réussir, forte personnalité, etc. Il est bien connu que ceux qui ont du caractère sont habituellement réputés pour l'avoir mauvais.

Il est vrai que dans la croissance de l'individu, les occasions ne manquent pas d'éprouver toutes sortes de frustration, depuis la séparation du sein maternel jusqu'à l'heure de la mort, en passant pour tous les interdits qui se dressent sur le chemin de la vie, à commencer par ceux exprimés par l'autorité paternelle ou institutionnelle.

Cependant le sentiment de colère n'est pas seulement celui de la révolte et de l'opposition, il y a aussi dans ce mouvement un dynamisme de sortie de soi, d'expression vigoureuse appelé à se convertir en fermeté, plutôt qu'en violence incontrôlé et bien inutile.

Dans la Bible, la colère est condamnée. Elle ne peut mener à quoi que ce soit de bon. Depuis celle de Caïn jusqu'aux livres de sagesse et tout au long du Nouveau Testament, la colère est perçue comme menant à l'homicide : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : 'Tu ne commettras pas de meurtre : celui qui commettra un meurtre en répondra au tribunal. Et moi je vous dis : quiconque se met en colère contre son frère en répondra au tribunal.... » (Mt 5, 21-22). On invoque souvent la sainte colère pour justifier certaines attitudes passionnées. Mais justement, ces manifestations là ne sont pas liées à l'instant de colère ; elles sont le fruit d'un zèle pour une juste cause et elles se déploient en une action

précise et mesurée qui vise à changer radicalement l'état de torpeur des mentalités. C'est ainsi que l'on peut parler de la colère de Dieu. Il est vrai que l'on met sur son compte bien des sentiments qui relèvent de la passion, en particulier la jalousie ; on lui attribue même des réactions tout humaines : ses narines frémissent, son souffle est comme un torrent débordant qui monte jusqu'au cou. Le résultat de cette colère de Dieu, c'est la mort de tous les ennemis. Les psaumes l'appellent avec beaucoup de force. On dit aussi que Satan peut devenir l'instrument de la colère de Dieu qui s'abat sur les humains. Comme pour beaucoup d'autres caractéristiques du discours biblique, nous sommes ici en présence d'anthropomorphismes appliqués à Dieu qui tiennent compte de la compréhension progressive de l'homme dans l'appréhension du mystère. Entre la description du mythe de Caïn et Abel et l'attitude du Serviteur d'Isaïe, l'évolution est très nette : « Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme se complaît. J'ai mis sur lui mon esprit, il présentera aux nations le droit. Il ne crie pas, il n'élève pas le ton, il ne fait pas entendre sa voix dans la rue ; il ne brise pas le roseau froissé, il n'éteint pas la mèche qui faiblit, fidèlement, il présente le droit ; il ne faiblira ni ne cédera jusqu'à ce qu'il établisse le droit sur la terre, et les îles attendent son enseignement (Isaïe 42, 2-4). Nous sommes là aux portes du Nouveau Testament : Jésus déploie un violent combat contre les forces du mal ; il s'exprime avec fermeté contre les chefs juifs qui enferment les fidèles dans des pratiques trop légalistes ; il chasse avec vigueur les marchands du temple ; il dit même que le Royaume de Dieu appartient aux violents et à ceux qui s'en emparent. Mais il dit aussi « Je suis doux et humble de cœur » ; il proclame heureux les doux, car il auront la terre en partage ; et s'il annonce le jour du jugement où il y aura des pleurs et des grincements de dents, il dit aussi « c'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice ; en effet, je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs » (Mt 9, 13 ; cf. 12, 7).

### La tradition spirituelle

Dans l'ascèse chrétienne, la colère est considérée comme une passion à combattre. Elle est très liée aux insatisfactions éprouvées par la chair et par le désir égoïste. La colère est donc très dépendante de la relation à la nourriture, à la sexualité, à l'argent et aussi au sentiment de tristesse qui peut susciter le découragement ou la révolte avec une grande colère intérieure ou une certaine agressivité extérieure. C'est pourquoi, avec réalisme, les Pères invitent les fidèles à se rendre libres par rapport à la dépendance éprouvée en tous ces domaines. Un des grands moyens avancés pour lutter contre cette irritation du système nerveux est la pacification qui vient de la prière des psaumes. Chanter longuement les

psaumes en une incantation méditative repose l'esprit et le dispose selon le bien, car les psaumes qui évoquent toutes sortes de situations difficiles et de réactions viscérales de l'être humain, les placent devant Dieu, afin que lui-même intervienne pour le mieux.

L'aumône est aussi recommandée pour éviter la colère, car elle permet de sortir de soi-même et de ne pas être esclave de ce repli narcissique à l'origine des mouvements passionnés : « Celui qui a un véritable amour pour son prochain a banni la colère de son âme » (S. Jean Climaque).

La colère manifeste une mauvaise connaissance de soi et de l'autre. Car, à y regarder de plus près, chacun est susceptible de blesser l'autre, de le léser, de ne pas le satisfaire ; mais en se situant avec justesse les uns par rapport aux autres et avec grande modestie, la colère n'a plus lieu d'être. Souvent le remède le plus utile est la patience vis-à-vis de soi et vis-à-vis des autres : « L'homme patient vaut mieux que le soldat vaillant ; celui qui maîtrise la colère que celui qui prend une ville » (S. Jean Cassien). C'est ainsi que l'on est appelé à supporter intelligence, toutes les adversités comme étant des illusions de discorde et à ne jamais leur riposter par la colère mais par la charité. Il n'est jamais profitable de répondre au mal par le mal.. Cependant, il se s'agit pas non plus de céder à tout ; il est nécessaire de savoir donner une bonne parole ou d'adopter une bonne attitude mentale devant une situation d'adversité ou même d'agressivité. Mais il faut aussi se montrer ferme et ne pas céder à la tentation de la démission par lassitude. La fermeté se nourrit dans l'ardeur de la charité : elle permet à chacun de tenir sa place et d'être repris calmement dans la fraternité, chaque fois que cela est nécessaire.

« Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent. » Dans l'amour de tous, la colère n'a plus aucune prise sur le cœur humain. Telle notre espérance enracinée et accomplie en Jésus le Christ.

## L'ACEDIE

L'acédie est une passion dont on ne parle plus guère. C'est une notion qui a pris naissance dans les milieux monastiques et dont on a dit qu'elle caractérisait une attitude très liée à ce genre d'existence. De quoi s'agit-il ? Evagre le Pontique (4<sup>ème</sup> s) décrit cette passion d'une manière particulièrement fine : « Le démon de l'acédie qui est appelé aussi « démon de midi », est le plus pesant de tous ; il attaque le moine vers la quatrième heure (vers 10h) et assiège son âme jusqu'à la huitième heure (vers 14h). D'abord, il fait que le soleil paraît lent à se mouvoir, ou immobile, et que le jour paraît avoir cinquante heures. Ensuite, il le force à avoir les yeux continuellement fixés sur les fenêtres, à bondir hors de sa cellule, à observer le soleil pour voir s'il est loin de la neuvième heure et à regarder de-ci, de-là, si quelqu'un des frères... En outre, il lui inspire de l'aversion pour le lieu où il est, pour son état de vie même, pour le travail manuel et, de plus, l'idée que la charité a disparu chez les frères, qu'il n'y a personne pour le consoler. Et s'il se trouve quelqu'un qui, dans ces jours-là, ait contristé le moine, le démon se sert aussi de cela pour accroître son aversion. Il l'amène alors à désirer d'autres lieux où il pourra trouver facilement ce dont il a besoin, et exercer un métier moins pénible et qui rapporte davantage ; il ajoute que plaire au Seigneur n'est pas une affaire de lieu : partout en effet, est-il dit, la divinité peut être adorée. Il joint à cela le souvenir de ses proches et de son existence d'autrefois ; il lui représente combien est longue la durée de la vie, mettant devant ses yeux les fatigues de l'ascèse ; et comme on dit, il dresse toutes ces barrières pour que le moine abandonne sa cellule et fuie le stade. Ce démon n'est suivi immédiatement d'aucun autre : un état paisible et une joie ineffable lui succèdent dans l'âme après la lutte. » (Traité pratique 12 (SC 171), Paris 1971).

La tentation liée à l'acédie est la fuite de soi et du lieu où l'on habite. La vie de saint Benoît, écrite par Grégoire le Grand propose l'attitude exactement contraire : « Habiter avec soi-même ». Ne pas accepter la fuite de soi et de son lieu, l'habiter en toute joie, toute patience et surtout toute persévérance, voilà de quoi lutter contre l'acédie. La tradition occidentale a malheureusement réduit ce cinquième vice en le limitant au défaut de la paresse, ce qui est très réducteur.

Si la Bible emploie peu le terme akédia, et même le Nouveau Testament pas du tout, la réalité y est cependant bien présente : depuis la dépression chronique de Saül jusqu'au moment de lassitude profonde de Paul en passant par les cris déchirants des psaumes. Le Christ lui-même n'a-t-il pas été tenté en ce sens au désert, comme face à l'incompréhension

des foules et surtout de ses propres disciples, sans parler du temps passé au jardin des Oliviers avant sa passion et de son dernier combat sur la croix. Depuis toujours l'humanité est confrontée à ce démon de midi qui est la tentation la plus redoutable, car à l'heure même du discernement, elle brouille toutes les facultés de l'âme. Cette acédie provient aussi de ce que les autres passions ont grandi dans l'âme et que l'on ne voit plus quelle issue trouver pour sortir de cette impasse spirituelle. On peut dire en effet que l'acédie est le fruit de tout le mouvement passionné qui conduit à la tristesse et à la colère. Après ces réactions si pesantes non suivies d'effets « satisfaisants », l'individu entre dans une espèce d'état dépressif qui le rend insupportable à lui-même, et aux autres !. Il vit dans le non-sens, dans l'ennui, dans le sentiment d'inutilité, il papillonne, il parle sans savoir exactement ce qu'il dit : le trouble du démon s'est vraiment installé dans le cœur de cet homme.

Dans une telle perturbation de l'esprit, l'action de grâce semble impossible. Dispersé en lui-même, l'homme ne revient plus à son auteur. Syméon le Nouveau Théologien a parfaitement décrit cet état de fait : « De là vient que les idées de lâcheté et de blasphème s'établissent dans le cœur de celui qui est tenté par le démon de l'acédie ; il ne peut plus se rendre au lieu habituel de la prière, il se relâche, des pensées folles lui viennent à l'esprit contre le Créateur. » (Ch. Théologiques, I, 66, SC 51, p. 58).

Les causes de l'acédie sont nombreuses. Avant tout, elle prend racine dans l'oubli de Dieu et le laisser-aller dans la vie personnelle et la vie fraternelle. Elle vient aussi de la perte du sens de l'existence qui peut s'accompagner d'une profonde perturbation de la foi : la vie est vide, il n'y a plus aucun émerveillement possible, tout est bouché, saturé. Mais on peut aussi repérer des causes très concrètes et immédiates à l'acédie. Le surmenage et une mauvaise relation au travail : on en a trop fait, et on n'a plus envie de rien faire, on est dégoûté d'accomplir le moindre travail, on commence une chose et on ne la finit jamais ; le climat : déjà le fait que l'acédie soit appelée « démon de midi » prouve que les conditions climatiques ne sont pas étrangères à cet état psycho-spirituel : l'excessive chaleur, la fatigue des temps orageux, l'irritation provoquée par la composition de l'air ou d'autres phénomènes éprouvants peuvent provoquer une véritable démobilitation.

On reconnaît là les symptômes de ce que les anciens appelaient la mélancolie et que maintenant nous nommons dépression. Si les causes psychologiques sont bien présentes, les causes spirituelles ne sont pas absentes d'un tel état.

La tradition chrétienne propose ici quelques remèdes : l'acédie se manifeste quand le désir est empêché. C'est donc la libération du désir qui permet de couper court au mal de l'acédie. Mais comme on l'a déjà vu, l'exaucement du désir ne peut être comblé que dans le

partage de l'amour. Tel est le chemin du Christ. C'est vers lui que les yeux et les oreilles de notre cœur doivent se tourner pour sortir de tout découragement, de tout ennui, de tout dégoût, de toute paresse. Cela peut se faire par trois moyens privilégiés :

**La prière** bien sûr, surtout si elle s'oriente vers la vie sans commencement ni fin dans la communion avec le Père et le Fils dans l'Esprit pour la résurrection dernière.

**La vie fraternelle** : l'attention aux autres est capitale pour ne pas se laisser vaincre par le démon de l'acédie. La tentation est si forte d'être enfermé en soi-même, que la vraie rencontre de l'autre semble impossible. Pourtant c'est dans cette rencontre vraie, confiante, abandonnée que peuvent se vivre les retrouvailles avec soi-même, dans la liberté et la joie de l'acceptation et de la conversion.

**La stabilité** : s'il est important de ne pas rester enfermé sur soi, il est aussi capital de pouvoir s'accepter et durer dans l'habitation avec soi-même en persévérant dans la stabilité d'un propos spirituel au cœur l'espace géographique et sociale dans lequel ce propos est mené à bien : « Il ne faut pas désertier la cellule à l'heure des tentations, si plausibles que soient les prétextes que l'on se forge ; mais il faut rester persévérant et accueillir vaillamment les assaillants, tous, mais surtout le démon de l'acédie, qui rend l'âme éprouvée au plus haut point ; car fuir de telles luttes et les éviter, cela apprend à l'intellect à être inhabile, lâche et fuyard. » (Maxime le Confesseur, Centuries sur la charité, I, 52, SC 9, p. 79).

Comme on le voit, contrairement aux apparences, le « démon » de l'acédie est peut-être le plus actuel de tous les démons en notre temps !

## LA VAINES GLOIRE

En hébreu la kabod, la gloire, évoque littéralement ce qui a du poids, et son exact contraire, c'est la vanité, havel, qui traduit l'évanescence de la buée. La promesse de gloire qui est faite à l'homme est sans doute l'un des grands moteurs de l'existence. L'homme a en lui, ce qu'aucune autre créature ne possède, la faculté d'espérer partager un jour plus ou moins proche la gloire des plus grands, et même la gloire de Dieu. Pour cela, certains déploient des efforts considérables afin de se hisser jusqu'à elle, dès cette vie. S'il leur arrive de connaître quelques exaucements, les chutes ne sont pas moins fréquentes et plus la hauteur atteinte est élevée plus la chute peut être rude.

### Dans la Bible

Les attributs de la gloire humaine sont la richesse et la puissance, particulièrement dans la condition royale. Cependant, la fragilité de cette gloire humaine est bien signifiée, selon la parole du psaume : « Ne crains pas quand l'homme s'enrichit, quand s'accroît la gloire de sa maison. A sa mort, il n'en peut rien emporter, avec lui ne descend pas sa gloire. » (Ps. 49, 17s). C'est donc en Dieu surtout, que le croyant trouve toute sa gloire, tel que le Christ le manifestera d'une manière si impressionnante. La gloire de Dieu se révèle dans l'œuvre sublime de sa création, et du salut ainsi que dans le don de sa Loi déployée d'une manière parfaite en l'Esprit Saint. Là sont les véritables richesses de gloire de l'humanité qui durent jusqu'en l'éternité.

Dans le Christ, la relation de la gloire et de la croix manifeste le chemin par lequel on peut en toute vérité atteindre à la gloire de Dieu : chemin d'abandon et d'humilité, chemin de la pleine liberté qui ne se prévaut de rien, chemin du oui d'un amour plus fort que tout obstacle, chemin qui se dévoile dans la Résurrection en attente de son Avènement dernier à la fin des temps.

Les occasions ne manquent pas dans les Evangiles où les disciples se trompent de gloire : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom et nous avons cherché à l'en empêcher parce qu'il ne te suit pas avec nous. » Jésus répond : « Ne l'empêchez pas, car celui qui n'est pas contre vous est pour vous. » (Lc 9, 49-50). Devant un mauvais accueil en Samarie, Jacques et Jean interviennent : « Seigneur, veux-tu que nous disions que la foudre tombe du ciel et les consume ? » Jésus se retourne et les réprimande. (Lc 9, 54-55). Au retour de leur mission apostolique, les disciples disent à Jésus : « Seigneur, même les démons nous sont soumis en ton nom. » Jésus leur répond : « Ne vous réjouissez

pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. » (Lc. 10, 17...20). On pourrait ainsi multiplier les exemples jusqu'à celui du larron sur la croix : « N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même et nous avec ! » (Lc 23, 39...43) auquel répond un second qui fait dire à Jésus : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ? » Saint Paul ne manque pas non plus de dénoncer l'attitude de vaine gloire et de proposer le vrai chemin de gloire qui passe par la croix de Jésus.

### **Dans la tradition spirituelle**

Les chrétiens des premiers siècles chrétiens ont décliné différentes formes de vaine gloire pour les dénoncer. Certains se glorifient de ce qu'ils possèdent pour être admirés par d'autres. Cela concerne tant des biens extérieurs et matériels que des dons de la nature. Mais il y a une vanité plus subtile, celle qui s'attache aux biens spirituels. C'est une gloriole intérieure, secrète, à propos de ses exploits spirituels pour attirer les louanges d'autrui. Cela risque de toucher d'autant plus les êtres vertueux qui peuvent effectivement se glorifier de l'apparente perfection de leurs actes, comme le fait le pharisien de la parabole évangélique.

La vaine gloire est un venin dont il est difficile de venir à bout. Cassien la compare à un oignon, « quand on lui ôte la peau, on en retrouve aussitôt une autre, et autant on en retire, autant on en trouve » (Inst. Cen. XI). La vaine gloire peut être le moteur de prouesses spirituelles : mais dans ce cas, tout le résultat obtenu est vain. Au-delà de cette illusion, il y a la peine éprouvée lorsque les circonstances ne permettent plus à la vaine gloire de jouer son rôle.

Cette passion entraîne dans l'aveuglement et peut confiner au délire. Selon Isaac le Syrien, la vaine gloire entretient le trouble continuel et la confusion des pensées. (Disc. Asc. 23). Il faut souligner enfin que la vaine gloire est d'autant plus active qu'elle peut s'appuyer sur la victoire contre les autres passions. Elle détruit subtilement tout ce dont elle se vante et en particulier les vertus acquises. Elle est comme une porte d'entrée de l'orgueil, le pire des obstacles pour accéder à Dieu.

Les Pères ont dressé la liste de tous les inconvénients suscités par la vaine gloire : le blasphème, le jugement, le mépris d'autrui, l'esprit de domination et l'amour du pouvoir, l'endurcissement du cœur, la désobéissance ; la colère ; le mensonge, l'hypocrisie, les vaines paroles, la pusillanimité, la luxure et tous les maux de l'âme.

Comment contrecarrer cette illusion de gloire. Cassien nous l'enseigne encore : alors que les autres vices s'étiolent après la victoire de la vertu... « la vaine gloire, quant à elle,

une fois qu'on l'a abattue, se relève pour combattre plus âprement. Il est clair que le meilleur remède à ce trait de comportement est l'humilité. » « Dès que la sainte humilité commence à fleurir en nous, nous nous mettons aussitôt à haïr toute gloire et toute louange humaine. » (Saint Jean Climaque, L'Echelle, 25, 4).

Mais encore faut-il s'entendre sur la véritable humilité. Nous l'évoquerons en abordant la dernière passion l'orgueil.

## L'ORGUEIL

Comme la vaine gloire déjà nous le laissait entrevoir, le grand désir des hommes est de devenir Dieu, autrement dit d'être placé au centre de tout afin d'en être comme l'auteur et le maître. Dès les premiers chapitres de la Genèse, cette tentation est présentée comme la grande question des humains à laquelle sont liées d'ailleurs toutes les autres tentations qui se déploient sous forme de passions. Devant l'interdit de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, la suggestion de l'adversaire ne tarde pas : « Dieu sait que le jour où vous mangerez du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal. » (Gn 3, 4-5) La femme prend de ce fruit et mange, elle en donne à son mari (première passion) ; leurs yeux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus (deuxième passion) ; puis viennent l'hostilité sous de multiples formes ; l'appât du gain, la tristesse, l'acédie et la vaine gloire (Caïn et Abel ; Noé et ses fils ; la tour de Babel...) : les onze premiers chapitres de la Genèse, d'une manière toute particulière, mais toute la Bible aussi dans son entier, s'attachent à décrire les conséquences du péché des origines sous la forme des passions qui déploient leur action dans le cœur de l'homme partagé.

La tradition spirituelle propose un seul remède contre une telle adversité, l'humilité. Mais qu'est-ce donc que l'humilité en christianisme ? Dans ce domaine, il n'est pas facile de démêler ce qui relève de la justice et de la vérité et ce qui serait plutôt de l'ordre d'une apparente sainteté encore caché sous des formes hypocrites de haute vie spirituelle. La tradition chrétienne souligne qu'il y a un orgueil charnel, recherche déclarée de la première place en toutes choses, mais aussi un orgueil spirituel tentation fréquente de ceux qui ont déjà accompli un parcours de conversion et qui se croient parvenus au sommet de la vertu, alors qu'ils n'en sont encore qu'aux premières étapes.

L'humilité est tout d'abord l'attitude foncière de Jésus Christ. Lui la Parole de Dieu, se reçoit entièrement du Père et lui rend toute grâce. Il ne retient rien pour lui-même ; l'épître aux Philippiens va jusqu'à dire qu'il s'est vidé de lui-même ; lui qui est de condition divine, il ne retient pas jalousement le rang qui l'égale à Dieu (Ph. 2, 6). Dans le creuset de l'expérience humaine, à l'heure de la mort, comme en chaque instant de sa vie, Jésus prononce le oui du retour au Père, dans une attitude de parfaite obéissance, c'est à dire de parfaite écoute et coïncidence en la volonté d'amour de celui dont tout reçoit son sens. C'est pourquoi, la mort n'a sur lui aucune emprise, car en ne se retenant pas pour lui-même, et en se rendant ainsi à la

vie véritable, le Fils de l'homme ne peut être que le Vivant. Depuis sa naissance jusque dans sa résurrection même, Jésus le Christ, nous transmet la vie dans toute son ampleur grâce à cette humilité dynamique qui loin d'être un quelconque écrasement de son être en est au contraire la manifestation accomplie.

Tout homme qui veut goûter la vie du Christ ainsi révélée est appelé à se perdre, à abandonner tout orgueil, toute possession illusoire de soi, pour se trouver véritablement comme fils pouvant partager la condition souveraine de Dieu par participation.

La tradition chrétienne et spécialement le courant monastique ont donné quelques indices sur le chemin de l'humilité. La crainte de Dieu en est comme le fondement : il s'agit d'une conscience très aiguë de la présence de Dieu, de la mémoire de sa Parole, de son action et de toutes les conséquences qu'entraîne cette perception dans la vie des hommes ; on ne vit pas de la même manière dans la conscience d'une présence que dans l'oubli et la négligence. De là vient la vigilance dans l'amour, puis l'obéissance, l'écoute et la mise en œuvre de la Parole de Dieu à travers les éléments très concrets de la vie de chaque jour. L'ouverture du cœur à un Père spirituel fait aussi partie du chemin d'humilité. Alors progressivement, le disciple devient capable de patience dans l'adversité, il soutient avec constance le combat des passions ; il se tient à sa juste place de serviteur inutile ; il sait se conformer intelligemment aux caractéristiques de la communauté humaine à laquelle il appartient. Ainsi, son attitude reste pacifique, discrète : il n'écrase pas les autres par des paroles futiles ou des bavardages avantageux ; il est là simplement, disponible de cœur et efficace dans la charité. Ainsi, « il parviendra bientôt à cet amour de Dieu, qui, étant parfait, chasse dehors la crainte .... et fait tout par amour du Christ » (Règle de saint Benoît, chapitre 7).

Telle est la promesse de gloire que Dieu fait à son peuple et qui permet aux hommes d'envisager dès à présent la béatitude des cœurs purs : « Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu », dans une communion totale avec lui et avec tous les hommes.

## CONCLUSION

En l'homme tout advient par la source du désir. Le désir suscite en l'être une force qui ne demande qu'à être créatrice. Mais le mouvement de division qui habite le cœur de chaque homme ne permet pas toujours un harmonieux investissement de l'énergie suscitée par le désir. Cela cause de la souffrance, tel est le sens du mot « passion ». L'aventure spirituelle passe par cette régulation de l'énergie du désir de laquelle naît la capacité créatrice de l'être contre toute force de mort. Tout au long de cette année, nous avons exploré les différents champs de cette aventure spirituelle sur la base de l'enseignement des Pères anciens concernant les domaines de la personnalité dans lesquels s'exprime le désir.

**Manger** : c'est la première dimension du développement de la personnalité. Cet acte de communion avec le créateur peut aussi être une affirmation d'autonomie. Manger, c'est l'occasion d'un partage de joie, comme, malheureusement aussi, la solitude d'une grande insatisfaction : c'est la première passion, la gastrimargie, gourmandise .

**Sexualité** : la sexualité évoque l'être en relation. C'est donc une dimension éminemment positive qui ne se réduit pas à la génitalité et qui s'exprime en amour, en amitié, en créativité, en élan de vie. Mais détournée de cette ouverture, la sexualité peut se réduire et devenir un souci obsédant de satisfaction de soi, d'ailleurs jamais assouvi. Telle est la deuxième passion, la porneia, luxure.

**De l'usage de l'argent** : l'argent est un moyen d'échange utile qui permet d'entreprendre toutes sortes d'actions indispensables dans un esprit de partage ; mais ce peut être aussi un moyen destructeur d'accaparement au détriment des autres confinant à l'avarice. C'est la troisième passion, la philarguria, avarice.

**La bonne et la mauvaise tristesse** : l'homme lucide apprend à se tenir à sa juste place, pleurant ses erreurs et ses péchés, tel le publicain de l'Évangile. Ceux qui savent ainsi pleurer connaissent la véritable béatitude. Mais la tristesse d'accablement sur soi est une passion dévorante qui peut détruire celui qu'elle attaque plus sûrement que tout autre mal. C'est la lupé, tristesse

**Semblables et différents** : lorsqu'on accepte l'autre comme l'un de ses semblables, mais infiniment différents, on vit alors une extrême richesse qui engendre la paix. La non-acceptation d'une telle réalité entraîne la colère qui est une guerre passionnée contre son semblable. C'est l'orgé, colère.

**Vivre avec soi-même** : l'acceptation de soi-même est une dilatation. Mais le refus de vivre avec soi-même, conscient ou inconscient, est une échappatoire qui engendre l'acédie, le découragement, la négativité, tout en même temps que l'instabilité. C'est l'akédia, acédie.

**La gloire de l'homme et la vaine gloire** : selon le mot de saint Irénée, « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant et la gloire de l'homme, c'est la vision de Dieu. » L'homme est appelé à goûter la gloire de Dieu. Lorsqu'il se replie sur sa gloire propre, cela est vain et ne le fait pas grandir, c'est la septième passion, la kenodoxia, vaine gloire.

**Partager la nature divine** : le destin de l'homme c'est de partager la vie de Dieu, de devenir Dieu par participation à la nature divine dans le Christ. Pour cela, il faut entrer dans une vraie perspective d'humilité pour accueillir le don de Dieu. Il arrive malheureusement que l'homme veuille se faire Dieu par ses propres capacités (cf. Gen. 3) : c'est le mouvement d'orgueil susurré dans la conscience qui promet aux hommes qu'ils seront « comme des dieux ». Cette forme de passion est à l'origine de toutes les autres, c'est l'uperéphania, l'orgueil.

Même si en français courant, le mot « passion » évoque tout aussi bien la face positive et négative d'une même réalité, dans l'Eglise d'Occident, les côtés négatifs de ces huit domaines de l'existence sont à la base de la liste des péchés capitaux : c'est une évolution qui n'a pas permis de rester suffisamment attentifs à la beauté du désir et à son expression juste et pleine de foi dans le discours religieux et dans la vie d'un grand nombre de croyants.

Fr. Jean-Pierre, Abbé

